

Olivier Abiteboul

*CE QUE SPINOZA ...*

**LA PHILOSOPHIE, ESSAI POUR S'EN SORTIR**

ABSTRACT. L'auteur présente la figura di Baruch Spinoza attraverso una serie di sondaggi tematici – lavoro manuale e raccoglimento, amore di Dio, debolezza e potenza del corpo, aspirazione alla gioia e alla vita, coraggio di scrivere – che rinviano tutti, per vie diverse, alla concezione immanentistica di Dio coltivata dal filosofo olandese.

PAROLE-CHIAVE: Spinoza, Dio, immanenza.

Il était d'origine portugaise, du moins par sa famille, mais quelles sont les limites d'une famille? Par certains aspects, les amis peuvent faire partie d'une famille. La belle-famille aussi, si l'on a la chance d'en avoir une. Les morts aussi font partie d'une famille. À la limite, l'humanité toute entière constitue peut-être une famille. Peut-être.

Son prénom était Baruch, son nom Spinoza. Le nom est parfois plus important que le prénom, quand c'est le nom du père, mais le prénom a aussi beaucoup de valeur, car c'est, la plupart du temps, le couple, les parents, qui le choisissent. Il se peut aussi que ce dernier ait une valeur sentimentale, tandis que le nom peut s'interpréter, depuis Freud, en un sens plus psychanalytique. Le nom du père... Le rapport du corps au langage... À moins qu'il ne s'agisse, dans le cas de Baruch, du nom du Père, et de la relation entre l'âme et la pensée...

Baruch était un solitaire. Il travaillait, certes, puisqu'il faut bien subvenir à ses besoins, mais il avait surtout besoin de temps de «recueillement» pour

penser, c'est du moins le mot que nous avons coutume d'utiliser, même s'il est un peu pompeux, pour désigner ce type d'activité que le sens commun, d'ailleurs, qualifie d'inactivité, voire même d'oisiveté, quand il n'abonde pas seulement dans son propre sens, mais acquiert un certain sens critique. Ainsi était-il un peu schizophrène, puisqu'il polissait des lentilles pour gagner sa vie et écrivait des essais philosophiques, fruits de sa pensée et de son «recueillement». Opticien de métier, dirait-on de nos jours, et philosophe de nature, au sens où l'on dit que c'est «dans la nature» de quelqu'un de se comporter de telle ou telle manière, de faire telle ou telle remarque, de croire telle ou telle chose. Mais à quoi pouvait-il bien penser durant ces heures de solitude, et d'où lui venait donc ce besoin de «penser», de rêver, auraient dit certaines mauvaises langues? À quoi rêvent les jeunes hommes?!

### *Dieu et Baruch*

Peut-être n'est-il pas nécessaire de chercher par où commencer pour tenter d'exposer le fond de sa pensée. Du moins si l'on considère que sa pensée était systématique, que le relativisme est le pouvoir d'examiner un système, et qu'il suffit donc de saisir les relations entre les idées que l'on trouve dans son système pour comprendre un peu mieux sa pensée. Mais pour saisir une relation, il faut bien d'abord deux termes, au minimum. Tentons, par exemple, mais le choix de cet exemple est peut-être lui-même significatif et emprunt d'une certaine

nécessité, de saisir le lien qu'il peut y avoir entre Dieu et un individu quelconque. Baruch a mis Dieu au centre de sa philosophie, ou plutôt, pour être plus exact, au commencement de son œuvre majeure, l'*Ethique*. Dit comme cela, on pourrait penser que c'est tout à fait compréhensible, puisque seul Dieu peut être véritablement à l'origine. Mais un psychanalyste pourrait dire qu'en fait, c'est Baruch lui-même qui se prenait pour Dieu... Qu'un individu se prenne pour Dieu, voilà sans doute l'effet d'un orgueil démesuré, à moins qu'il ne s'agisse... d'un amour excessif de Dieu, d'une sorte d'amour fou pour Dieu, celui qui fait que l'on n'est plus soi-même qu'à travers l'autre, structure de la folie qui fait que l'on perd son identité pour prendre, mais momentanément, celle de l'objet de notre amour démesuré. Peut-être, tout simplement, que Baruch était follement «amoureux» de Dieu! Une autre interprétation possible de cette forme de démence, ce serait de dire qu'en fait, Dieu est véritablement en chacun de nous, et que Baruch n'a fait que développer, à travers sa pensée, cette part de divinité qui se trouve à l'intérieur de chaque individu. Cette relation entre le divin et l'humain, entre le fini et l'infini (lapsus syntaxique révélateur!), est le signe d'un mélange essentiel. Sans doute pourrait-on d'ailleurs aussi trouver ici des raisons expliquant les choix religieux de Baruch, comme par exemple son refus d'un Dieu pensé comme transcendance. Mais aussi sûrement des raisons pour les choix faits par la communauté religieuse (juive) dans/hors de laquelle il vivait. *Dans* laquelle il vivait dans la mesure où il était né d'un

père appartenant à la communauté juive hispano-portugaise d'Amsterdam; *hors* de laquelle il vécut, tout aussi bien, dès lors qu'il fut excommunié par les autorités religieuses, à l'âge de vingt-quatre ans. Peut-être est-il possible de trouver dans cette excommunication le résultat d'une sorte de «péché» envers Dieu, ayant consisté, en quelque sorte, dans le fait de vouloir prendre la place du maître quand on n'est que l'élève, ou, si l'on veut, de vouloir être metteur en scène lorsqu'on n'est qu'acteur.

### *Corps et maladie*

Baruch avait un désir très marqué d'augmenter la puissance de son corps. Sans doute voyait-il là la condition de possibilité pour devenir plus joyeux, et, n'ayons pas peur des mots, plus heureux. Mais d'où lui venait donc ce désir, si ce n'est du sentiment qu'il y avait de la faiblesse en lui? Ce sont sans doute les plus faibles qui désirent le plus acquérir de la force, de la puissance, et ce, sans doute, plus que les individus doués de force; un peu comme ce sont les fous qui désirent le plus la sagesse, semble-t-il, et non pas les sages. Voilà pourquoi les philosophes sont, à la limite, plus fous que sages! Et de fait le corps de Baruch était faible, malingre. La maladie de Baruch était donc liée à cette faiblesse, bien qu'il ne soit peut-être pas légitime d'assimiler faiblesse et maladie. Qu'une maladie se reconnaisse à une faiblesse, cela se comprend, mais qu'une faiblesse soit forcément une maladie, voilà qui est beaucoup plus discutable. Du moins si

l'on accepte de faire la différence entre ce qui est absolu et ce qui n'est que relatif. Il est clair qu'une faiblesse est forcément relative. Le corps de Baruch n'était pas absolument faible, puisqu'il lui permettait tout de même de polir des lentilles et d'écrire des essais philosophiques. Mais il était tout de même faible, dans la mesure où il ne devait pas correspondre à l'image fantasmée du corps absolument puissant, capable de tout, dont il rêvait: le corps de Dieu. Quelle drôle d'idée! Le corps de Dieu! Se peut-il que cette expression ait un sens? Dieu ne peut avoir de corps, à moins précisément de n'être plus Dieu, mais homme. La seule manière de penser le corps de Dieu, c'est de voir Dieu comme un homme. Et c'est bien la figure du Christ qui permettrait alors de comprendre ce que peut être le corps de Dieu. Un corps capable de miracles. Un corps capable, par exemple, de mourir, puis de ressusciter. Le troisième jour, dit-on. Du moins, selon la tradition catholique. Or la religion juive ne voit là que fadaïses, et ne croit pas du tout en l'existence du Messie. Le jeune Baruch ayant fréquenté l'école rabbinique ne pouvait qu'être influencé par cette manière de penser, ou plutôt, de croire.

### *Joie et vie*

Baruch vivait avec un but essentiel dans la vie: être joyeux. Il aurait beaucoup donné pour parvenir à cet état de joie. C'était l'une des choses qu'il désirait le plus au monde. Telle est d'ailleurs l'un des sens les plus concrets, et

en même temps les plus essentiels de sa philosophie. Flaubert aurait dit de lui que «ce qui le faisait vivre, c'était l'amour de la vie». Que pouvait donc signifier «joie» pour Baruch? Sans doute un certain rapport de soi à son propre corps, ou, tout aussi bien, à son âme, suivant la doctrine du strict parallélisme de l'âme et du corps, que ses amis retraceront plus tard. Un type de rapport au corps qui puisse s'envisager dans la croissance, le développement, et même l'amélioration: une sorte d'augmentation de la puissance d'agir de son corps. Cette dernière formulation résumerait sans doute le mieux le sentiment dont Baruch était en quête. Que la joie s'exprime dans l'amour de la vie, quoi de plus normal? La vie veut la joie et la joie veut la vie. Et ne cherchons surtout pas à savoir laquelle des deux vient avant l'autre, laquelle est à l'origine, car il est difficile d'avoir l'une sans l'autre, surtout la joie sans vie! Une vie sans joie, c'est une vie qui se prépare à mourir, une vie sur le mode de l'échec, bref, une vie déprimante, mais c'est tout de même une vie, alors que de la joie sans vie, c'est inimaginable, impossible, irréel, incompréhensible. Que l'on veuille ratiociner et affirmer que l'espoir de joie sans vie puisse exister ne mène pas plus loin, car que peut-on trouver avant la vie si ce n'est la vie elle-même? Baruch était adepte de la vie. Et les amis de Baruch sont bienvenus au club des amateurs de vie, «amateurs» et non «professionnels», car qui peut se targuer d'être spécialiste de l'amour de la vie? A ce compte là, tout le monde serait ... deleuzien! Voire même ... «guittonien»! Mais Baruch ne pouvait avoir notion

de ce genre de «private joke», lui qui vivait au dix-septième siècle. (Un peu d'histoire permet toujours de remettre les choses à leur place).

La joie de Baruch, c'était donc de voir son corps s'exprimer dans la joie, et si possible l'allégresse, ce qui peut parfois être encore plus difficile à obtenir, vue la légèreté que cela présuppose, vue aussi, malheureusement, une certaine faiblesse dont son corps souffrait par moment, surtout d'ailleurs, vers la fin de sa vie. La joie est ainsi compréhensible comme une sorte d'antidote de la maladie, à moins qu'il ne s'agisse pas d'un remède, mais plutôt de l'état qui la suit. La joie est l'expression d'un succès, celui qui consiste à avoir su passer d'un état de moindre être à un état de «plus être» ou, si l'expression est plus heureuse, d'un stade d'appauvrissement à un stade d'enrichissement de l'être. Une vie plus riche, même si pour cela elle doit aussi peut-être prendre un aspect plus complexe, voilà qui est enthousiasmant, ou plutôt, et surtout pour être plus exact, réjouissant. L'enthousiasme n'est que l'annonce d'une joie possible, l'expression d'un désir; en tant que tel, il traduit une tendance. Tandis que la joie est le sentiment de satisfaction qui consiste à éprouver la réussite, l'accomplissement de ce désir. Une vie sur le mode du «succès vital», voilà sans doute ce dont rêvait Baruch. Bien plus, il rêvait sans doute d'un absolu de joie et de vie, c'est-à-dire d'une vie absolument joyeuse. Sans doute est-ce ce que nous nommons traditionnellement «bonheur», le bonheur traduisant l'intuition d'une vie joyeuse de part en part. Si Baruch recherchait la joie absolue, si par ailleurs

chacun convient de dire que nous recherchons tous ce sentiment, quelle pouvait bien être alors l'originalité de Baruch par rapport à la plupart d'entre nous? Peut-être dans la définition de cet absolu, plus que dans celle de la joie en elle-même. Que la joie d'un homme ait quelque chose à voir avec son rapport à Dieu, voilà qui semble contrevenir à nos vies profanes et à un certain agnosticisme latent, mais coutumier, du sens commun.

### *Âme et courage*

Ce qui caractérise le plus souvent le courage, dans nos esprits, est la capacité à réaliser de grandes choses. Mais il y a sans doute là une illusion, qui consiste à confondre, une fois de plus, l'absolu et le relatif, dans la mesure où un individu fait preuve de courage s'il est capable de faire quelque chose de difficile *pour lui*, et non pas, comme nous le croyons parfois, seulement s'il est capable de faire quelque chose de «grand». Cette illusion provient d'un manque de définition, et ce, à propos de deux termes: tout d'abord «grand», car qu'est-ce qui peut véritablement être dit «grand», dès lors que l'on a conscience de la relativité applicable à toute chose en ce monde? Ensuite «difficile», car ce qui l'est pour quelqu'un peut ne pas l'être pour un autre, et inversement. La difficulté étant toujours relative, sinon il ne s'agit plus d'une difficulté, mais d'une impossibilité, le courage doit donc se définir individuellement.

Baruch avait toujours voulu avoir du courage. Il savait que pour lui le courage se résumerait à de petites choses. Comme écrire, comme vivre, mais aussi dire ce qu'il pensait. Il s'était mis un point d'honneur à ne pas quitter cette vie sans s'être d'abord acquitté de sa tâche: écrire, et si possible, écrire des choses un peu utiles, un peu intéressantes. Pour lui, le courage ne signifiait pas devenir grand guerrier, virtuose du combat, ni homme politique, capable de diriger une nation, ni non plus homme d'église, symbole de la Foi, de l'Espérance, ou de la Charité, de valeurs absolues donc, mais il avait l'idée que le courage pouvait signifier de petites choses, même si cela devait être le fruit de gros efforts. Il était persuadé qu'écrire quelque chose d'un peu vrai pourrait être utile, et même pourrait constituer une tâche digne en elle-même. Même quand la vie d'un homme n'a rien de reluisant, son travail, son «œuvre», comme nous disons parfois avec un peu trop d'emphase, peut avoir une certaine valeur. Le tout était pour Baruch de parvenir à une valeur suffisamment acceptable. Cet extrait d'un essai philosophique pourrait-il, par exemple, prétendre à une quelconque valeur?

«... il n'existe pas de différence entre la nature et la société, non pas au sens où les deux mots ne peuvent pas revêtir des sens différents, mais au sens où les réalités qu'ils recouvrent sont elles indissociables. L'emprisonnement d'un individu est sans doute un événement plus social que le bruit d'un chat qui miaule dans la rue à trois heures, dans la nuit. La lettre que je reçois est plus

sociale que la terre sur laquelle je me couche. La langue que je parle est plus culturelle que la matière dont la nourriture qui m'alimente provient. Mais je peux m'allonger par terre en lisant une lettre, un chat peut bien miauler pendant que l'on incarcère un homme, je peux manger en parlant, même si, il est vrai, dans ce cas, cela risque de m'attirer des remarques désagréables.»

Sans doute le passage suivant pourrait-il prétendre à une meilleure postérité: «Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leur appétits et ignorent les causes qui les déterminent. Un enfant croit librement appéter le lait, un jeune garçon irrité vouloir se venger et, s'il est poltron, vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret de son âme ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire. De même un délirant, un bavard, et bien d'autres de même farine, croient agir par un libre décret de l'âme et non se laisser contraindre. Ce préjugé étant naturel, congénital parmi tous les hommes, ils ne s'en libèrent pas aisément.» [Spinoza, *Lettre au très savant G. H. Schuller*].

Où pouvait donc résider le courage, si ce dernier se résume toujours à une appréciation toute relative, et toute personnelle? Il faut bien reconnaître qu'une évaluation réaliste du courage ne peut apparaître que dans l'effet réel: ce que l'individu produit, ce qu'il fait concrètement (même si d'ailleurs ce qu'il fait se résume à penser, dire, écrire des pensées abstraites). Un acte courageux est-il un bel acte ou bien un acte de bonté? Peut-il exister du courage qui passe inaperçu?

Le courage de Baruch, en tout cas, ne passa pas longtemps inaperçu, puisque, d'une manière ou d'une autre, les gens surent assez vite ce qu'il pensait, et c'était bien, aussi curieux que cela puisse sembler, dans sa pensée, ou plus exactement dans l'expression de sa pensée, que se situait son courage.

Reste à savoir ce qu'il peut bien y avoir de courageux dans le fait d'exprimer sa pensée. Sans doute faut-il qu'il y ait un risque de l'exprimer pour qu'il y ait aussi courage. Sans doute faut-il aussi, du même coup que cette pensée apporte quelque chose de nouveau pour qu'il puisse y avoir risque. Quel risque y aurait-il à exprimer des idées connues, sinon reçues? À moins que ce ne fût pas les siennes!

Il est donc essentiel de comprendre ce que Baruch apporta de nouveau à l'histoire de la pensée pour prendre la mesure de son courage. Et le plus grand courage de Baruch apparaîtra alors, qui est non pas tellement d'avoir prôné la tolérance en matière politique et religieuse, car, après tout, il fut loin d'être le seul, mais plutôt, même si ce fut l'effet d'une sorte de maladie mentale, d'avoir conçu Dieu immanent, ou de ne l'avoir pas reconnu transcendant, ce qui revient au même. Mais l'audace de croire Dieu immanent n'est peut-être qu'une forme de l'amour intense, exclusif, voire même excessif qu'il avait pour Dieu.

Baruch essaya de rendre Dieu immanent: voilà ce qu'il osa...